

INTRODUCTION

L'hostilité envers les Occidentaux dans le monde orthodoxe, particulièrement à Byzance, est souvent considérée comme évidente, surtout à la suite de la quatrième croisade et du sac de Constantinople par les croisés en 1204. Le rejet des Latins par les Byzantins apparaît comme le principal facteur d'explication à plusieurs événements ultérieurs de l'histoire byzantine, en particulier l'échec des deux tentatives de réunion des Églises latine et orthodoxe, en 1274 (concile de Lyon II) et en 1439 (concile de Ferrare-Florence). Les historiographies catholique et orthodoxe ont toutes deux présenté le courant antilatine comme très majoritaire et responsable *in fine* du maintien de la séparation des deux confessions. Une telle tendance antilatine existe indéniablement au sein de la société byzantine de la fin du Moyen Âge, mais son ampleur et ses ressorts sont rarement analysés en détail : les composantes de l'antilatinité sont pourtant complexes et gagneraient à être examinées de plus près.

L'aversion à l'égard du monde latin à Byzance prend des formes diverses, selon une gradation qu'on peut esquisser brièvement. Au sens le plus étroit du terme, est antilatine le Byzantin qui rejette la doctrine latine de la double procession de l'Esprit (du Père et du Fils) et qui, pour cette raison, refuse d'être en communion avec un chrétien romain. Pour une partie des orthodoxes, le seul retrait du *Filioque* du *Credo* suffirait en effet à faire disparaître le schisme, les autres différends théologiques étant considérés comme mineurs. Certains Byzantins sont plus réticents et étendent la controverse à une série plus ou moins développée de questions doctrinales et rituelles, par exemple le purgatoire ou l'emploi des azymes lors de l'eucharistie. Il existe ensuite une certaine porosité entre divergences religieuses et différences culturelles, et les polémistes passent facilement des unes aux autres : c'est ainsi qu'aux reproches théologiques et culturels qu'ils font aux Latins, certains Byzantins ajoutent des griefs virulents contre des usages propres aux Occidentaux, tels que se raser la barbe ou consommer des viandes qualifiées d'impures. L'antilatinité religieuse se colore ainsi de divers préjugés que les Byzantins cultivent à l'égard des étrangers. Enfin, au-delà de ces réquisitoires contre les « erreurs latines », sont aussi attestées des manifestations de rejet et de haine qui participent de la forme la plus extrême de l'antilatinité et peuvent conduire au massacre, comme celui de 1182 à Constantinople.

Ces phénomènes d'hostilité ne sont ni univoques ni permanents. Les occasions de contacts entre populations byzantines et latines sont fréquentes et ne se résument pas au seul conflit. Au xv^e siècle, les marques de la présence latine en Orient sont évidentes dans les régions passées sous domination vénitienne, génoise et franque, tandis que cette empreinte est sans doute moins prononcée, mais bien réelle dans les grandes villes de l'Empire, à commencer par Constantinople. Outre l'implantation de colonies de commerçants italiens dans les

territoires byzantins, les alliances matrimoniales de la famille impériale avec des dynasties latines ont amené les habitants de la capitale byzantine à s'accoutumer à cette présence étrangère. Dans le domaine intellectuel, les échanges sont nombreux et matérialisés par la recrudescence des traductions, tant du latin vers le grec qu'en sens inverse. Alors qu'avant la prise de Constantinople par les croisés en 1204, l'antilatinité s'exerçait à l'encontre d'étrangers perçus comme barbares et lointains, à la fin du Moyen Âge, le Latin est souvent pour le Byzantin une figure familière.

L'intensité avec laquelle s'exprime le sentiment antilatin au sein de la société byzantine tardive est en partie liée à la conjoncture politique. La faiblesse de l'Empire byzantin face à l'avancée des Turcs oblige les empereurs successifs à solliciter l'aide de l'Occident, tel Manuel II Paléologue qui parcourt toute l'Europe en 1401-1402 afin d'obtenir un secours militaire pour sa capitale assiégée. L'interlocuteur privilégié des empereurs est alors le plus souvent la papauté, seule capable de prêcher une croisade contre les infidèles ; mais la contrepartie qu'elle exige n'est autre que l'Union des Églises. À cause des différences religieuses qui séparent les orthodoxes des chrétiens romains, les membres de l'Église byzantine appréhendent avec circonspection, voire avec méfiance, toute initiative de rapprochement avec l'Église romaine ; toutefois quelques-uns acceptent d'entamer des discussions sous certaines conditions, notamment si elles ont lieu dans le cadre d'un concile œcuménique. L'empereur byzantin de son côté recherche presque à tout prix l'alliance de la papauté, puisqu'elle seule peut garantir la survie de l'Empire. Cette divergence d'intérêts rend la conclusion de l'Union difficile et les motifs de ne pas y souscrire nombreux. Elle est cependant réalisée lors du concile de Florence et proclamée le 6 juillet 1439. Cet événement suscite une forte réaction à Byzance, comparable aux troubles qui s'étaient produits après la précédente tentative d'Union, lors du concile de Lyon II en 1274. À partir de 1440, la mouvance antiunioniste refuse de reconnaître l'Union et rompt avec l'Église byzantine officielle, désormais unie à Rome.

La question de l'Union interfère avec le sentiment antilatin entretenu par une partie des Byzantins, et il est souvent difficile de démêler dans les textes de cette période ce qui relève d'un antiunionisme conjoncturel et ce qui appartient à la vieille tradition antilatine véhiculée par les traités polémiques. Le *Dialogue avec un moine contre les Latins* de Théodore Agallianos (vers 1400-avant 1474) offre la rare possibilité d'observer toutes les facettes de la question. Il se présente comme un texte écrit en réaction contre l'Union de Florence et donne sur elle le point de vue négatif du dignitaire de l'Église byzantine qu'est alors Agallianos. Cependant, au cours de la discussion fictive qui se déroule entre les deux personnages du *Dialogue*, la thématique initiale s'enrichit pour venir toucher à des questions plus générales, telles que l'attitude à adopter avec les Latins, ce qu'il faut penser d'eux et les reproches qui peuvent leur être faits.

L'auteur passe insensiblement d'un discours mettant en cause l'Union telle qu'elle a été conclue à Florence à une condamnation de l'Union et des Occidentaux en général. Il développe une critique des Latins qui mérite d'être analysée en détail afin d'en comprendre toutes les dimensions.

Ce texte permet d'observer les mécanismes de la propagande antilatine, dont Agallianos se fait le chantre en intervenant en son propre nom dans le *Dialogue*. Alors qu'il prétend seulement constater les manquements et les erreurs des Latins, il use en réalité de la rhétorique antilatine comme d'un instrument de persuasion pour rallier son interlocuteur à sa cause. Il faut évaluer l'originalité et la qualité de son argumentation aussi bien que l'effet produit par son discours. À travers le personnage du moine, l'autre protagoniste de la discussion, le *Dialogue* donne en effet des indices du seuil acceptable de critique contre les Latins dans la Constantinople du xv^e siècle : les réactions du moine seront prises en compte en ce sens, et on tentera de voir si elles apportent ou non une forme de contradiction aux thèses antilatines avancées par Agallianos.

L'antilatinité byzantine est souvent caricaturé sans même que les auteurs qui s'en font l'expression soient réellement étudiés ; il représente pourtant un courant de pensée puissant, qui se diffuse durant le Moyen Âge et l'époque moderne dans toutes les régions orthodoxes. Analyser à nouveaux frais le discours qui a été développé contre le monde occidental n'est pas superflu. C'est aussi une manière de réexaminer les valeurs byzantines les plus fondamentales, tant il est vrai que, au travers de leurs critiques des Latins, les Byzantins livrent nombre d'indications sur eux-mêmes.